

## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les femmes du monde se rendent-elles compte de leurs exigences en fait de costume, et du travail intellectuel, artistique et manuel, auquel se livre celle qui l'entreprend ?

Une dame arrive chez sa couturière; elle commence par choisir l'étoffe, sans s'apercevoir peut-être que bien souvent on est obligé de guider son goût. « Pour madame, qui est blonde, cette rayure bleue ira à merveille. — Si j'avais un conseil à donner à madame, je lui dirais de prendre... » Enfin l'étoffe est décidée, et la dame de poser invariablement l'indispensable question : « Comment allez-vous me faire cela ? » La couturière montre alors à sa cliente tous les modèles qu'elle possède, soit en faisant défiler devant elle un essaim d'essayeuses, soit en habillant des mannequins. Tout est trouvé charmant; seulement... l'objet rêvé manque tout à fait : « Ce relevé est lourd, cette garniture est trop bariolée, ceci est excentrique... Décidément, il n'y a rien là qui puisse me convenir; il faut absolument que vous me fassiez quelque chose de plus joli, de plus nouveau; vous connaissez mon genre, évitez le banal; du reste, je m'en rapporte à vous. »

Voilà donc tout à recommencer, et la couturière mise en demeure de faire une nouvelle création d'après les données très-vagues de sa cliente. Si encore cela n'avait lieu qu'une fois en passant! Mais la même scène se reproduit journallement avec la plupart des femmes. Ah! chères lectrices, c'est un métier bien difficile, en vérité, que celui de couturière!

Tout l'art du costume est dans la coupe et le relevage; le « genre » veut, aujourd'hui, que l'aspect d'une polonaise ou d'une tunique soit simple, pour la toilette de jour, et varié en même temps. Pour obtenir ce double résultat, la mode abandonne à l'imagination le vaste champ de la fantaisie et c'est là qu'il faut glaner sans relâche.

Le jupon n'est qu'un enfantillage : une largeur pour la traîne, un ou deux petits côtés, une largeur taillée en tablier pour le de-

vant, et tout est dit. Le jupon, terminé et garni, est posé sur un mannequin, car c'est là-dessus qu'on va esquisser la composition. Une pièce de mousseline et des épingles sont les instruments nécessaires. Il est clair qu'on ne va pas gâcher une belle étoffe par des tâtonnements à n'en plus finir : on coupe donc cette mousseline suivant une idée préconçue; puis on essaye un drapé par-ci, un relevé par-là, fixant chaque idée à l'aide d'une épingle, —

cherchant, pour résumer, des effets nouveaux, et ne s'arrêtant que lorsqu'on peut s'écrier : « Eureka... j'ai trouvé! »

Supposons qu'il s'agisse d'une polonaise, nous taillons d'abord des devants princesse, bien ajustés, que nous épinglons à l'épaule et sous le bras du mannequin; nous ajoutons ensuite un petit côté au devant, lequel se prolonge par le bas en longue écharpe dont nous disposerons en dernier lieu. Le dos princesse, cintré, avec des petits côtés partant de l'épaule, forme une longue traîne. A partir du bas de la taille, les petits côtés écharpes ne sont pas cousus derrière; les deux bouts sont ramenés et croisés l'un sur l'autre de façon à soulever le milieu de la polonaise en pouff; puis chaque bout, orné d'un gland, passe dans un large anneau disposé sur les côtés du jupon.

En continuant à nous substituer à la couturière, nous établirons le jupon en faille marron avec trois plissés recouverts de franges de chenille, la polonaise en cachemire crème entourée d'effilés en chenille marron, et nous ajou-

terons des anneaux et des glands de même nature.

Le paletot cuirasse continue de faire son chemin dans le monde, on le rencontre partout, son succès est complet. Nous en donnons aujourd'hui un gracieux spécimen qui permettra à nos lectrices de se rendre un compte bien exact et de la forme et de l'effet produit.

On ne peut pas plus raisonner avec la mode qu'avec la peur :



P. N° 339. — PALETOT-CUIRASSE.

Modèle de la Serbienne (rue de la Paix, 10).



bon gré malgré il faut suivre le courant. Nous n'en voulons pour preuve que la toque en plumes pointillées de nacre ou de perles, que l'on voit maintenant partout. C'est la coiffure la plus populaire du monde : on la promène en voiture, à pied, à la ville, à la campagne ; on la conduit en visite, on la mène en voyage. Les jeunes femmes portent la toque sur le haut de la tête ; les femmes qui ne sont plus jeunes la mettent un peu en arrière, ajoutant des brides ; les jeunes filles l'inclinent sur le front. Mais bientôt la plume sera remplacée par la fourrure sur ce gentil chapeau ; nous pouvons même ajouter que ce modèle existe et que nous l'avons vu.

L'élément *chenille* offre des ressources à l'infini aux modistes : il y a des gazes à rayures chenillées du plus gracieux effet pour turban et barbes ; des tulles chenillés, des dentelles brodées de chenille pour fonds et garnitures de chapeaux ; sans compter les voilettes et mantilles de même genre.

Étant donnés, pour le chapeau d'hiver, le velours, le satin, la peluche, la blonde, la dentelle, les plumes, les fleurs, de jolis feuillages en soie ou en velours, des ornements d'acier, d'argent ou d'or, etc., si la modiste n'en tire pas, comme chapeau, des merveilles de goût, c'est qu'elle n'a pas le feu sacré dans son art. D'autant plus qu'on a aujourd'hui des carcasses de chapeaux de toutes les formes, qu'il ne faut plus que recouvrir, ou bien des chapeaux de feutre n'attendant plus qu'une garniture.

Ce n'est pas sans un certain étonnement, — nous croyons devoir le faire remarquer, — que nous rencontrons des coiffures aussi complètement laides. Certains contre-sens nous choquent beaucoup : des plumes qui sont trop droites ou dont le pied ne se perd pas habilement ; c'est par un nœud de ruban, un chou de dentelle, une boucle ou un ornement de métal, qu'on en dissimule le point de départ. Autre chose encore : c'est une large boucle de nacre ou de métal plantée sur le devant d'une calotte sans qu'on sache vraiment pourquoi. Il faut toujours un semblant de raison à toutes choses ; la boucle en question sera parfaitement légitimée si elle traverse un nœud ou bien si elle fixe le pied d'une plume.

Nous voyions dernièrement le trousseau d'une fillette qu'on envoyait en pension ; il était extrêmement soigné, mais simple et tel que nous le comprenons. Chaque objet de linge, chemises, pantalons, etc., était garni de bandes d'*indéplissables* à bords festonnés, présentant un caractère tout mignon. Les cols de toile étaient les uns unis, les autres festonnés à petites dents pointues, avec les manchettes assorties.

Le feston, au surplus, est bien dans la note élégante de la lingerie actuelle, et l'on fait, en ce sens, de délicieuses parures comprenant une collerette, des manchettes, la cravate et le mouchoir de poche. Leur charme est tout entier dans la garniture, qui consiste en bandes festonnées de plusieurs couleurs, puis ruchées, le tout se confondant et s'harmonisant le mieux du monde.

Une des coiffures les plus seyantes pour de beaux cheveux blancs, c'est la couronne de dentelle blanche. Qu'on se figure une mousse de ruches de blonde débordant d'une couronne de tulle laitonné, terminée derrière par des barbes que l'on croise sur la nuque pour les ramener ensuite devant. On ajoute des fleurs, des plumes ou des nœuds de ruban.

Voici deux nouveautés que nous nous plaisons à recommander en terminant :

La première est un fichu « à la vierge ». Une *modestie* en tulle dentelle, garnie de petits ruchés, forme l'intérieur du fichu ; celui-ci est composé de cinq ruches de tulle qui forment collerette ouverte, avec trois larges plis plats faisant le V derrière, se terminant également en pointe par-devant.

Quant à la seconde nouveauté, nos lectrices la connaissent sans

doute : ce sont des cols *Angot* (conspirateurs) faits en peluche bleue, rouge, etc., avec cravate de même étoffe mélangée de soie.

Mary d'AUBERVILLE.



#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 339.

PALETOT-CUIRASSE. — Vêtement de forme demi-ajustée, en drap côtelé gris, croisé et fermé devant par deux rangs de gros boutons noirs. Col à revers en velours noir liséré de blanc ; même liséré sur les bords du devant. Poche carrée en velours, garnie de lisérés blancs et de boutons assortis à ceux du vêtement. Parement de velours au bas des manches. — Tunique de cachemire noir, entourée d'un plissé de faille que surmonte un biais de même nature liséré de blanc. — Jupou de faille, à traine, garni d'un plissé coupé par un biais liséré de blanc. — Lingerie en toile blanche. — Chapeau de feutre blanc, genre *cloche*, entouré d'une écharpe en gaze et chenille bleu marine, formant un large nœud derrière.

G. N° 675.

TOILETTE DE MARIÉE. — Robe princesse en belle faille, à longue traine rajoutée faisant éventail, et volant plissé dans le bas devant. Une écharpe en gaze de soie, toute coulissée et entourée d'un volant de valenciennes, entoure le jupon, simulant un tablier. Cette garniture se termine derrière par un nœud de satin et un coquillé de valenciennes qui retombe jusque sur la traine avec des fleurs d'oranger. Une dentelle assortie à la précédente, mais plus basse, entoure à plat le haut du corsage, encadre le milieu des devants, et forme le carré sur le coulissé de gaze. Même dentelle au cou et au bas des manches, avec rubans et boutons de satin. La poche « à la bonne femme » est également en satin, avec nœud dans le bas et tête ruchée en valenciennes. Bouquet de fleurs d'oranger sur le côté du corsage. — Voile à la juive en tulle dentelle.

G. N° 693.

TOILETTES DE DEUIL. — 1. Costume en cachemire noir avec garnitures plissées en crêpe anglais. — Jupou à traine, entouré devant de deux volants plats ornés de plissés et de trois volants semblables derrière. — Deux tabliers superposés à plat et garnis de même recouvrent le devant du jupon, se perdant sur les côtés. Une tunique encadrée de plissés pareils tombe derrière en cascading un peu, et se fixe sur les côtés du tablier. — Cuirasse très-longue derrière, presque courte devant, terminée par des plissés de crêpe. Des revers de crêpe semblent ouvrir le haut du corsage, qui est, en outre, orné sur le milieu devant, de trois nœuds de crêpe. Un plissé encadre cette disposition depuis le bas jusqu'en haut, puis tourne sur le dos. Volant plissé et nœud de crêpe au bas de la manche. — Col et sous-manches en crêpe noir. — Chapeau de crêpe anglais, à fond mou et petite passe plate, entouré d'une guirlande de feuillage et de raisins noirs. Barbes mentonnières en crêpe. — Gants de Suède noirs. — En-cas de faille noire à manche d'ébène.

2. Costume de jeune fille, en armure de laine noire et lisérés de foulard. — Jupou à traine, entouré d'un plissé très-bas, surmonté d'un volant à tête. — Tunique sans autre garniture qu'un liséré de foulard, fixée derrière sous une écharpe de même étoffe, lisérée comme le jupon. Cette écharpe est entortillée et disposée en coques plates avec deux pans retombant sur la traine. — Cuirasse découpée dans le bas derrière en languettes à bouts carrés, le tout liséré de foulard. Dans le bas de la manche, un plissé de même étoffe soutenu par une petite écharpe de foulard nouée dessus. — Col et sous-manches en crêpe lisse, à bord festonné, et cravate de foulard. — Chapeau de velours noir épinglé ; fond et passe lisses. Une guirlande de fleurs en soie noire entoure le fond, sur lequel sont fixés des nœuds papillon en faille noire ; mêmes fleurs dessous, et brides de ruban se réunissant derrière par un nœud sur le catogan.



## Description de la gravure coloriée n° 1364 E.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Petite fille de neuf à dix ans. — Robe *baby*, en sicilienne vert bouteille, de forme princesse devant et derrière, où elle est plus courte et terminée par un plissé de cachemire assorti. Une bande de dos de petit-gris, posée vers le bas, découpe la robe, simulant une seconde jupe, et se fixe derrière sous un second nœud de ruban. Même garniture dans le haut du corsage, sur la couture des manches et dans le bas de celles-ci. — Col et sous-manches en broderie anglaise. — Toque de velours épinglé, entourée de fourrure assortie, et garnie sur le côté d'une touffe de plumes de coq. — Hautes guêtres noires en tricot à côtes, boutonnées de côté.

2. Petite fille de cinq ans. — Robe anglaise en belle flanelle rouge, rayée devant et dans le dos de galon noir à jour. Petite jupe plissée, partant du bas du dos pour se réunir aux devants par les coutures de côté, avec nœud de ruban au milieu derrière. — Lingerie de toile, entourée de plissés. — Chapeau de feutre, genre *cauchoise*, entouré d'une guirlande touffue de sorbier des oiseaux. — Bas de cachemire à raies rouges. Demi-bottes de chevreau.

3. Petite fille de six ans. — Robe anglaise en velours de chasse bleu marine, garnie de revers de cachemire blanc à longues pointes, lesquels sont pris dans les coutures de côté et noués derrière; un velours bleu orne les bords de ces revers. Pointe de cachemire blanc dans le haut du corsage, nouée sur le devant, se rapportant aux revers de la jupe et dont les bords sont garnis de même. Parement semblable au bas des manches, avec nœud sur la couture. Celle-ci est ornée de boutons sur toute sa longueur. — Lingerie en toile brodée. — Chapeau de feutre marron, à passe doublée d'un coulé de surah gros bleu et relevé sur le côté; la calotte entourée d'une écharpe blanche et garnie d'une aile brune. — Bas de laine blanche à rayures bleues, et petites bottes de chevreau.

4. Costume de jeune mère. — Paletot en sicilienne noire, demi-ajusté et long. Le devant, croisé, se ferme sur le côté, et le bas de cette partie, garni d'une poche « carnier », va se fixer derrière. Le dos est rayé de biais de faille noire couverts de boutons, lesquels forment le V jusqu'au bas de la taille et s'écartent ensuite du bas. Galon à jour sur tous les bords du vêtement, y compris le « carnier » qui est, en outre, entouré de franges. Parement garni de même, boutonné sur la manche. Col montant et col rabattu en faille. — Juppon de faille uni derrière, entouré devant d'un plissé de cachemire traversé en biais par des pattes de faille. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre noir, genre *Marie-Amélie*, entouré dessus de ruban broché cardinal et d'un bouquet de petites plumes assorties. Sorbier des oiseaux sur la passe.

5. Jeune garçon de huit à dix ans. — Costume complet en drap havane. — Pantalon d'homme s'arrétant au-dessus du genou. Gilet montant, fermé par une rangée de boutons, Paletot évasé du bas par devant, et à dos cintré, avec trois coutures saillantes et deux boutons à la taille. — Col de chemise genre anglais. Bérêt de drap garni de bleu.

## Description de la figurine coloriée L. N° 102.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE PROMENADE. — Juppon à traîne, en faille noire entouré d'un volant plissé très-fin. — Polonaise en sicilienne noire, fortement ajustée du haut, tombant tout droit du bas. — Une tunique courte, de même étoffe, fendue sur les côtés et garnie d'un galon rouge, est drapée sur la polonaise autour des reins, d'où elle retombe carrément. Une écharpe garnie de galon rouge maintient la tunique dans cette position; un nœud de même étoffe est posé derrière. Les galons rouges de la tunique remontent sur le côté en formant deux lignes qui se fixent sur l'écharpe. Petit col droit et parement croisé aux manches, l'un et l'autre garnis d'un plissé rouge. — Lingerie plissée. — Chapeau *Postillon* en feutre blanc, entouré d'une écharpe en foulard rouge, formant un nœud alsacien devant. Cette écharpe se termine derrière par un nœud d'où sort une aile aux plumes noires.

## CORRESPONDANCE

A nos Abonnées d'octobre. — Par suite du grand nombre d'abonnements qui nous sont arrivés au commencement du mois, les deux premiers numéros d'octobre se trouvent complètement épuisés. En conséquence, nous prévenons celles de nos abonnées qui ne nous ont pas envoyé leur renouvellement en temps opportun que, *par exception*, nous devons faire partir du 15 octobre les abonnements qui nous sont demandés du 1<sup>er</sup>. Le premier numéro à recevoir sera donc, pour ceux-ci, le troisième d'octobre.

— M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> L..., à Saint-André de Fontenay.

Avec votre jupon et votre paletot de velours marron, nous vous conseillons de choisir un cachemire ou une jolie vigogne beige. Vous garnirez la polonaise avec une frange pomponnette, surmontée de plusieurs petits velours marron. Pour les boutons, choisissez-les en nacre de couleur jaunâtre.

— M<sup>me</sup> E. V..., à Lyon.

Les vêtements pareils au costume sont parfaitement reçus; témoin le paletot-cuirasse, que l'on fait aussi bien en noir, en gris, etc., qu'en étoffe assortie à la robe.

— M<sup>me</sup> D'I..., à Potsdam.

Pour rajeunir une polonaise de soie noire sans grande dépense, du moment que vous proposez vous-même une dentelle blanche, voici notre avis: un mélange de dentelle noire et blanche, cette dernière placée dessous. Ce ton grisaille est d'un caractère à la fois doux et simple. On peut égayer le tout par des nœuds de ruban jaune, couleur qui jusqu'à présent n'est pas tombée dans le domaine vulgaire.

Le mélange du satin avec le velours étant d'un effet très-heureux, nous conseillons beaucoup cette combinaison pour le jupon de velours en question: de simples biais de satin posés à plat; des volants de velours bordés de satin, avec tête ruchée en satin; ou bien de petits volants de velours et de satin alternés.

Quant à indiquer une nuance de polonaise pour accompagner un jupon de soie feuille morte, nous ne voyons que le blanc crème, le bleu pâle en cachemire fin de l'Inde, qui puissent bien convenir, la polonaise, en principe, devant toujours être plus claire que le jupon.

— M<sup>me</sup> P. K..., à Gènes.

Le prix de la ceinture-cuirasse pour jupon est de 6 fr. en coton, et 10 fr. en laine. Il est indispensable d'adresser à M<sup>me</sup> de Plument (33, rue Vivienne) la grosseur du tour des hanches.

— USE DE NOS ABONNÉES, à Naples.

La dentelle découpée dont nous avons parlé, et qui a eu un si grand succès de salon à la fin de l'été, est une application de linon de couleur sur tulle blanc à larges réseaux. On choisit des linons rayés ou ombrés de plusieurs nuances sur lesquels on fait mettre un dessin renaissance: il ne reste plus alors qu'à le broder au cordonnet ou au feston, comme pour toutes les broderies d'application; puis on découpe le linon autour de la broderie. On obtient ainsi des entre-deux d'un aspect fort original et qui constituent de très-élégantes garnitures de costume. Ornant le velours, l'effet de cette broderie est superbe.

— M<sup>me</sup> ANGÈLE A..., à Bédarieux.

Impossible de vous envoyer le patron demandé comme annexe du journal, mais vous pouvez vous le procurer au prix du tarif en vous adressant à notre atelier de patrons (rue Richelieu, 92). Joindre le montant en timbres-poste.

— M<sup>me</sup> P. SAN-C..., à Palerme.

Le modèle du paletot le *Kamschatka* ne pourra être donné dans le journal ni comme patron coupé, ni comme patron tracé; mais vous pouvez vous procurer l'un ou l'autre de ces patrons en le demandant à notre atelier de coupe, rue Richelieu, 92. Il vous suffira d'adresser 1 fr. 50 en timbres-poste pour le recevoir immédiatement.

Quant au costume le *Sans-Pareil*, que vous désirez faire reproduire, vous pouvez sans hésitation vous adresser à la maison CHARLES LEGRAND (boulevard Poissonnière, 20) où il a été dessiné. Cette maison, l'une des meilleures de Paris, se recommande par la grâce de ses modèles, la beauté des tissus qu'elle emploie, et le fini du travail, sans pour cela demander des prix trop élevés.

A. Z.



### DETAILS DE MODES

1. Robe de flanelle bleue pour petit garçon de trois à quatre ans.—Devant princesse, dos avec petits côtés et jupe plissée se reliant au tout. Biais en



1. Robe pour petit garçon.

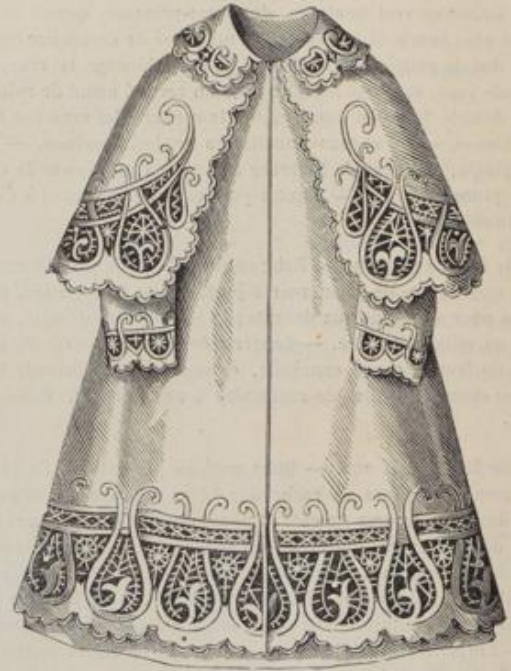
pareil, liséré de blanc sur tous les bords et remontant devant pour encadrer les boutons blancs. Une broderie guipure entoure le col rabattu, garnit



2. Fichu de soirée.

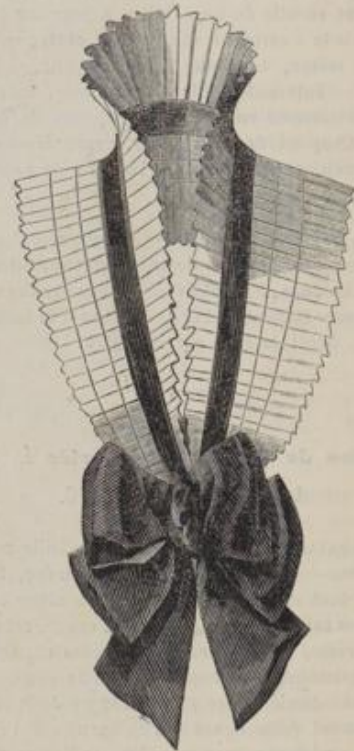
les devants et entoure les poches sur le côté (Modèle de M<sup>me</sup> Gervais, rue Dauphine, 9).

2. Fichu en tulle dentelle blanc coulissé et dentelle application. De l'intérieur s'échappent une ruche de blonde noire et une dentelle blanche. L'un des bouts du fichu est orné d'un nœud de ruban noir, l'autre d'une rose.



3. Douillette pour bébé.

3. Douillette en cachemire blanc pour enfant de six mois à deux ans. Le col rabattu, les bords de la pèlerine, ceux du bas des manches et du bas du



4. Fichu de jeune fille.

vêtement, sont ornées de belle broderie genre guipure (Modèle de M<sup>me</sup> Gervais, rue Dauphine, 9).





L.N. 102

1. Tête de jeune fille  
regardant, serot mal

1. Tête de femme  
de la dentelle, ru  
en tout derrière  
sur un des co  
est d'elles ret  
1. Tête de tête en  
comme de la tête  
lignes du regard

1. Côté de tête  
entre-jeux de  
de l'ouverture  
en bas



4. Fichu de jeune fille, en organdi, tout plissé; les plis, d'une régularité parfaite, seront maintenus et garnis de velours noir. Nœud dans le bas.

8. Bonnet du matin en mousseline. Fond mou et volant de dentelle de Mirecourt. Celle-ci, réunie bord à bord, forme une barbe tombante. Un



5. Bonnet de dame âgée.

5. Bonnet de dame âgée, en tulle et jolie dentelle. La dentelle, ruchée légèrement tout autour, forme bavolet derrière. Barbes de tulle et dentelle groupées avec des coques de ruban bleu sous le bavolet, d'où elles retombent gracieusement ensemble.

6. Nœud de tête en ruban crème et velours caroubier. Ce nœud se place au sommet de la tête, en faisant prendre aux deux premières coques la disposition du nœud alsacien; ou bien on le fixe au catogan,



6. Nœud de tête.

ruban de nuance caroubier entoure le bonnet et vient former derrière un nœud avec bouts flottants, qui se trouve rappelé sur le côté.

8. Bonnet du matin.

9. Fichu de jeune fille, composé de trois biais de tulle, séparés par de mignonnes applications de broderie. Valenciennes ruchée à l'intérieur, formant volant extérieur et chou de gaze rose au bas du fichu. Sous-manche assortie. — Le même modèle peut s'exécuter tout en tulle; le remplacement des applications et des den-

telles par de mignonnes ruches donnera un aspect des plus vaporeux. Dans ce cas, il faudrait changer la forme des sous-manches et leur donner la forme duchesse, c'est-à-dire ouverte et plissée. Des nœuds de gaze et quelques fleurs mignonnes compléteront coquettement le tout.



7. Parure pour jeune femme.

7. Col de toile fine avec ourlets à jour, ouvert en châle et rabattu. Un entre-deux de broderie forme le poignet du col et se continue jusqu'au bas de l'ouverture; ruche de valenciennes à l'intérieur et nœud de faille crème au bas.



9. Parure pour jeune fille.

telles par de mignonnes ruches donnera un aspect des plus vaporeux. Dans ce cas, il faudrait changer la forme des sous-manches et leur donner la forme duchesse, c'est-à-dire ouverte et plissée. Des nœuds de gaze et quelques fleurs mignonnes compléteront coquettement le tout.



PLANCHE G. N° 693. — DESCRIPTION, PAGE 518.



## TOILETTES DE DEUIL

Nouveaux modèles des magasins de la Scabieuse (rue de la Paix, 10).





1364 F

Jules David

Edouard

Longue des Muses, 66.

M. Goubaud & Fils, 81, Paris

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Couture Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, rue Aubert, 12.

Parfumerie de la M<sup>me</sup> Ed. Finaud, Boul. des Nations, 30. Machines à coudre  
de H. Seeling, B. Sébastopol, 30, et rue N<sup>o</sup> des P<sup>ts</sup> Champs, 27.

Entered at Stationer's Hall.



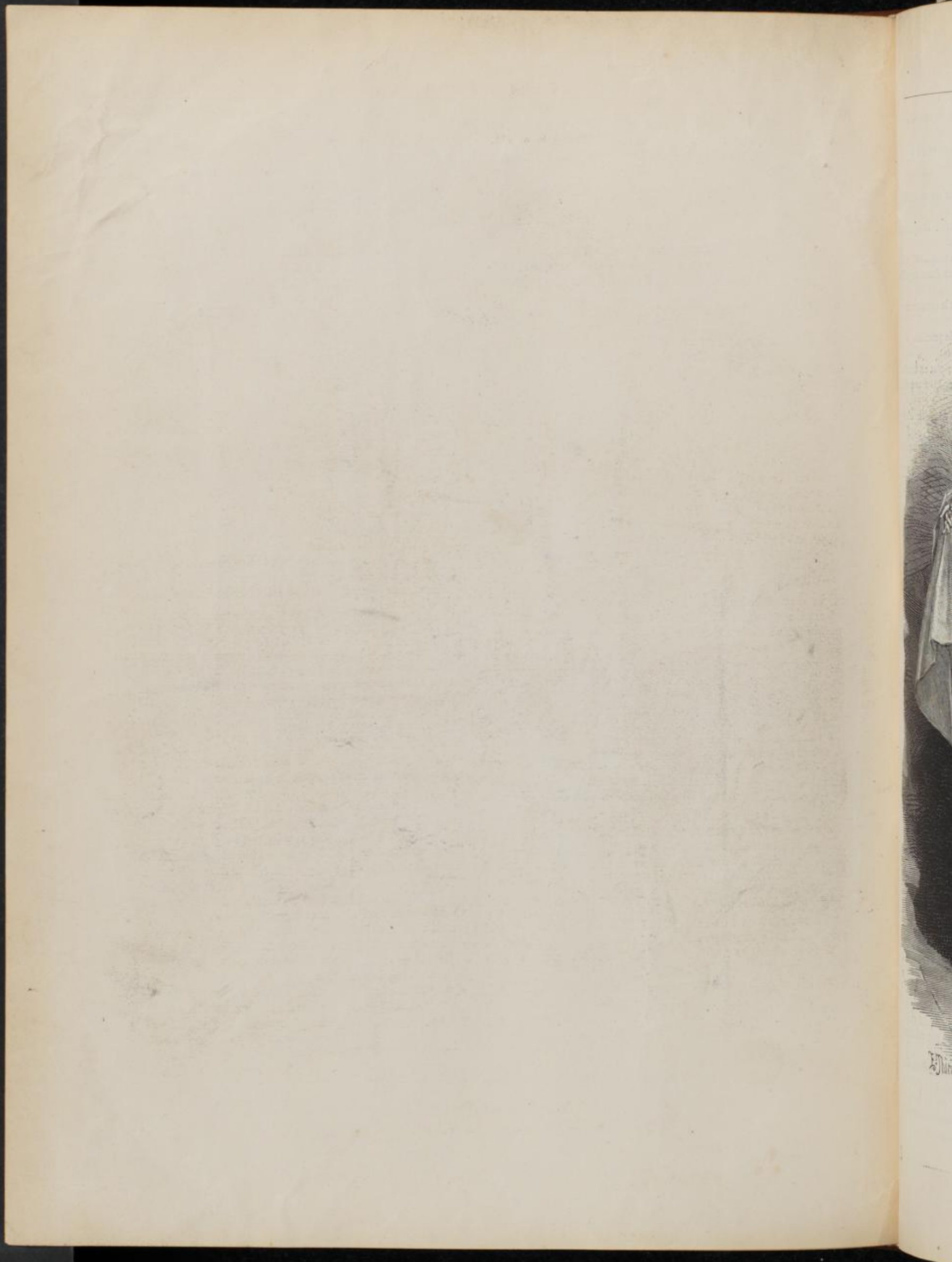




PLANCHE G. N° 675. — DESCRIPTION, PAGE 518.



TOILETTE DE MARIEE

Modèle de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).



## LA MÈRE AUX CHATS

(NOUVELLE. — SUITE.)

Sans dire un mot, je me rangeai quelque peu de côté; je l'invitai du geste à se rasseoir.

— Oh!... fit-elle d'un air bon enfant, les hommes sont encore plus curieux que les femmes... surtout ces Parisiens!

— Quant à ce qui concerne la mère François, je l'avoue! répondis-je avec une impatiente franchise. Voyons! voyons ce que vous n'avez jamais dit à personne.

— A personne... parole d'honneur!... si ce n'est à quelques amies... des intimes.

— Traitez-moi donc en intime... je vous en prie!

— Eh! vous voyez bien que j'y souscris, puisque je commence.

Là-dessus, ma commère villervillaise se rapprocha quelque peu plus, et, d'une voix toute grosse de mystères:

« — C'était trois ou quatre ans pour le moins avant mon mariage, on m'appelait dans ce temps-là Mariette la Rieuse!... Non point que je manque de contentement avec mon Jean-Louis... Oh! dà non!... Mais ce n'est point d'ça qu'il s'agit. Pour lors, la mère François n'était guère ancienne encore dans le pays, et si elle intriguait fortement les vieilles, elle ne piquait pas moins les jeunes. Nous étions surtout quelques fillettes, de quatorze à quinze ans, qui grillaient de découvrir le pot aux roses, ou tout au moins de pénétrer dans la chambre du premier étage de la maisonnette que vous savez. Jamais personne n'y avait été admis, dans cette chambre-là; jamais autre que l'étrangère, ou sa défunte servante, n'en avait depuis des années franchi le seuil. On se figurait qu'il devait s'y trouver des choses extraordinaires, diaboliques... comme qui dirait l'ancre d'une sorcière, quoi!

» — Gageons que je m'y faufile tout de même? dis-je un jour à mes compagnes.

» — Gageons que non!

» Ceci se passait précisément à quelques pas de la maison. La porte qui donne sur la rue se trouvait ouverte, et l'autre aussi, celle du jardin.

» Tout au fond de ce jardin, on apercevait la vieille qui, tournant le dos à la rue, paraissait cueillir des fleurs.

» M'élançant aussitôt dans la salle basse, je la traverse à pas de loup, j'entrebâille tout doucement la porte de l'escalier, je la referme sans bruit sur moi, et crac! en trois bonds, me voici sur la dernière marche.

» Mais là, je m'arrêtai, toute surprise de ma hardiesse, et n'osant pas même toucher le loquet. Peut-être qu'il allait me brûler la main!

» Nonobstant, je pris mon courage à deux mains... j'ouvris... j'avançai tout d'abord la tête... Puis, peu à peu, avec toutes sortes de précautions, le reste.

» Rien que de très-naturel ne m'apparut: rideaux blancs comme neige aux deux fenêtres, pas un pli à la couchette, de l'ouvrage en train sur la table, dans les moindres détails infiniment d'ordre et de propreté... Voilà tout ce qu'il y avait de merveilleux... pas autre chose!

» Vous jugez du désappointement, n'est-ce pas? Ce fut au point que je m'en allai vers le miroir, afin de regarder la mine que je devais faire et de me rire au nez à moi-même.

» Alors seulement je remarquai qu'aux côtés de ce miroir il y avait deux portraits.

» L'un représentait un monsieur d'un certain âge, l'autre un tout jeune homme. Une telle ressemblance existait entre eux, que je me dis aussitôt:

» — Assurément, voilà le père... et voici le fils?

» Puis, avec la réflexion:

» — Le vieux, c'était probablement le mari à la dame. Il est

peut-être mort, celui-là... Mais l'autre, le fils, il doit être encore de ce monde... et s'il vit, alors...

» Tout à coup, j'entendis dans l'escalier le bruit des pas de la mère François.

» Elle montait, j'étais prise!

» Non... car il y avait dans la chambre une seconde porte, celle par où on va au grenier.

» En un clin d'œil, je fus cachée, blottie derrière. Et voyez un peu la chance, monsieur, c'est une porte vitrée.

» De plus, son rideau — un rideau de serge verte... oh! je le vois encore — se trouvait être de mon côté. J'en écarte un petit coin, je regarde.

» La mère François arrivait précisément dans la chambre, avec un gros bouquet dans chaque main.

» Elle sortit de l'armoire deux beaux vases de porcelaine, elle les remplit d'eau fraîche, elle y mit des bouquets.

» Puis, se rapprochant de la cheminée, elle posa un vase devant chacun des portraits; et, les regardant tour à tour avec une tendresse attristée, bien que souriante:

» — C'est demain la Saint-François, je vous souhaite à tous deux votre fête.

» Décrochant ensuite l'un des cadres, celui où se trouvait l'image de l'homme âgé:

» — Mon pauvre ami, dit-elle, pourquoi donc ne sommes-nous pas réunis dans la tombe, ainsi que nous l'avons été durant notre vie! Jamais tu ne m'as causé un chagrin, tu m'as rendue bien heureuse, ô cher mari... et mon souvenir, mon amour... ce n'est que de la reconnaissance!

» Tout en parlant ainsi, elle tenait le portrait à deux mains, elle l'approchait lentement de ses lèvres, et, finalement, à plusieurs reprises, elle le baisa.

» Après quoi, passant à l'autre, à celui du jeune homme:

» — François, dit-elle, ma tendresse pour toi, c'est presque du pardon. Tu m'as fait verser bien des larmes... mais il n'est pas de jour où je ne prie le bon Dieu d'oublier à ton égard le quatrième commandement:

» Tes père et mère honoreras,

» Afin de vivre longtemps...

où je ne lui demande de t'accorder longue prospérité, ainsi qu'à celles qui m'ont pris ton cœur. Il n'était pas méchant, je le sais... et je t'aime aussi, va... Oh! oui, je t'aime bien, mon fils!

» Son fils, son mari... vous le voyez, monsieur, j'avais deviné juste...

» Quand la mère François se retourna de mon côté, elle avait les yeux tout en larmes. Mais les essuyant aussitôt:

» — Allons! reprit-elle d'un air guillerat, allons! plus de tristesse... un jour comme aujourd'hui, un jour de fête!

» Là-dessus, elle débarrassa la table, et la recouvrit d'une nappe bien blanche.

» Puis, s'adressant de rechef aux portraits:

» — Mes deux François, fit-elle avec un sourire, nous allons diner ensemble tous les trois... comme jadis à pareil anniversaire, comme au bon temps qui n'est plus... et jamais ne reviendra... Ah!

» Elle soupira, fit le geste de quelqu'un qui veut écarter le souci, et s'empressa de redescendre.

» A franchement parler, monsieur, je n'en fus point mécontente du tout, d'abord et d'une parce que j'étais fort mal à mon aise; ensuite j'étouffais d'envie de pleurer aussi.

» Car je ne puis vous dire tout ce qu'il y avait de doux, d'attendrissant, de navrant, dans la tristesse de la pauvre vieille, et surtout dans sa joie. C'est au point, monsieur, que ses moindres paroles sont encore gravées là, que je crois encore les entendre, et que je vous les rapporte à peu de chose près... parole!



» Après deux ou trois voyages dans la salle basse, la table se trouva mise au grand complet. Il y avait trois couverts. Au milieu, celui de la mère François ; à droite, celui de son mari ; à gauche, celui de son fils.

» Sur la serviette qui restait toute ployée dans l'assiette de chacun d'eux, elle avait bien soigneusement placé, ici le portrait de l'absent, là le portrait du mort.

» Elle s'assit, et le repas de fête commença.

» Sans cesse elle parlait à ses deux convives, sans doute du passé, mais à voix basse maintenant, de sorte que j'entendais à peine et ne comprenais plus du tout.

» De plus, elle avait entr'ouvert la fenêtre par laquelle arrivaient un beau rayon de soleil et toutes sortes de chansons d'oiseaux. Oh ! c'était bien triste, je vous le jure.

» Quant à la dinette en elle-même, ce ne fut pas une débauche, allez ! Quelques cuillerées de potage, un œuf à la coque, un gâteau d'un sou et deux demi-verres d'eau rougie qu'elle vida tour à tour à la santé de ses deux François.

» Se relevant enfin :

» — Mes bien-aimés, dit-elle à voix haute, autrefois, lorsque vivait le père et que le fils était encore un enfant, nous avions coutume de finir la journée par une promenade... Allons nous promener comme autrefois, mes amis ; allons nous promener ensemble sous les grands arbres.

» Effectivement, après avoir une seconde fois embrassé son mari, une seconde fois embrassé son fils, elle mit le portrait de celui-ci dans sa poche gauche, dans sa poche droite le portrait de celui-là, et s'en fut avec eux.

» Je sortis alors de ma cachette, je m'aventurai jusqu'à la fenêtre entr'ouverte, et j'aperçus la pauvre vieille qui, lente et recueillie, peut-être heureuse en rêve, se dirigeait à pas tremblotants vers le bois.

» Ses deux bras restaient enfouis dans les plis de son châle, dont elle venait de se parer comme en grande cérémonie. Sans doute qu'elle donnait la main à ses deux bien-aimés, sans doute qu'en marchant elle caressait leur image.

» Quant à moi, je m'empressai bien vite de redescendre l'escalier, de sortir de la maison.

» Au-delà du seuil, je respirai enfin, et je me pris à sangloter comme un enfant.

» Passait une de mes parieuses, qui me demanda vivement :

» — Hé donc ! la Mariette, qu'est-ce qui t'est arrivé la-haut ?...

» — Rien.

» — Qu'as-tu vu, entendu ?

» — Rien... rien !...

» Et je devais avoir un air farouche en lui répondant ainsi... et je m'enfuis sans vouloir ajouter un mot... et durant je ne sais plus combien de temps, ni à celle-là ni à d'autres, je ne fis confiance de mon aventure chez la mère François.

» Ce ne fut que plus tard, et tant seulement lorsqu'on me tourmenta... comme vous tout à l'heure, que je me décidai à tout dire.

» Oh ! mais, dame... c'est que ça m'avait émotionnée fameusement, et que depuis ce jour-là je l'aime tout plein... la mère François... pauvre bonne vieille !

» Quant à vous instruire touchant ce qu'a été son mari, touchant ce qu'est son fils, n'y comptez pas, monsieur... vu que je n'en sais pas davantage.

» Mais... Dieu me pardonne !... voici déjà la nuit close. Bien décidément, il n'y a plus à espérer Jean-Louis... Je m'en retourne.

» Est-ce que vous ne rentrez pas aussi, monsieur le Parisien... monsieur le curieux ?»

» A cette dernière boutade, la Guillemaine se leva, et, tout en s'attifant quelque peu, me donna l'exemple de la retraite.

Machinalement, car j'avais encore l'esprit tout en émoi du récit qu'elle venait de terminer, je la suivis.

Nous ne tardâmes pas à arriver à l'encoignure de la grande rue de Villerville.

Dans toute la montée, on ne voyait encore de lumière qu'à une seule fenêtre, celle du rez-de-chaussée de la maisonnette à la mère François.

Il n'y avait là rien que de très-simple, et néanmoins je ne pus retenir un premier mouvement de surprise, car, revenant d'ordinaire beaucoup plus tard, tout se trouvait alors éteint chez ma voisine.

— C'est là !... murmura la Guillemaine en me poussant du coude.

— Oui, c'est là ! répétais-je de plus en plus songeur.

Et, sans trop savoir pourquoi, je m'arrêtai.

La Guillemaine, au contraire, pressa le pas, et, longeant la muraille, arriva promptement à la fenêtre éclairée.

Là, je la vis avancer la tête en silence, et plonger dans l'intérieur un regard indiscret.

Elle se redressa presque aussitôt, m'appelant du geste.

Avouons-le sans fausse honte, je ne me fis nullement prier pour accourir et pour *ecornifister* à mon tour.

Seulement, comme la chose était nouvelle pour moi, j'eus peine à retenir un premier cri de surprise.

Quel singulier spectacle venait de frapper mon regard !

## 111

La salle basse n'était éclairée que par une mince chandelle et par quelques brindilles flambant dans l'âtre.

Ces deux lueurs, de teintes différentes, laissaient dans l'ombre les quatre angles, et dans la partie la plus rapprochée du centre, allumaient à peine quelques vagues reflets, çà et là, dans des ferblanteries ou des faïences.

Toute la lumière se concentrait aux abords de la haute cheminée, car c'était là, sur une petite table où se voyaient les débris du souper, qu'était posé le flambeau.

A côté de cette table, dans un vieux fauteuil de forme antique, la mère François était assise ou plutôt étendue, la tête renversée en arrière, les bras à l'abandon, les yeux tout grands ouverts, mais le corps tellement immobile qu'on eût dit une morte.

La chandelle qui brûlait précisément à la hauteur de son visage en faisait ressortir davantage encore le pâle décharnement, la fantastique silhouette.

N'eût été la morne désolation de la pauvre vieille, — désolation dont la vue seule vous serrait le cœur, — on eût vraiment dit une sorcière.

Ce qui lui donnait surtout cette apparence, c'était l'étrange et nombreuse compagnie qu'elle avait en ce moment.

Sur le dossier de son fauteuil, un gros chat noir... un second sur ses genoux, un rouge... trois ou quatre devant elle, à l'entour d'une sorte de poëlon, sur le bord de l'âtre... d'autres encore sur la table, sur des chaises, partout... ceux-ci soupant, ceux-là dormant ou se chauffant... et des petits, et des moyens, et des gigantesques... mais presque tous d'un aspect incivilisé, sauvage. En moins d'une seconde, j'en comptai treize.

Sans y comprendre quelques paires d'yeux qui flamboyaient çà et là dans l'ombre.

Je n'en pouvais revenir encore.

— Eh quoi ! fit la Guillemaine à demi-voix, vous n'aviez donc pas remarqué les commensaux de votre voisine... Vous ne saviez donc pas qu'on l'appelle la Mère aux chats ?...

— Aux chats ?

— Oui, aux chats.

— Non, je ne lui soupçonnais même pas cette vilaine passion-là.



Et je devais avoir l'air déjà tout, refroidi à l'égard de la Mère aux chats.

Mais la Guillemaine répliqua vivement :

— Une passion!... elle... la pauvre femme!... Oh! que nenni!... C'est de la pure bonté de cœur.

— Comment cela?

La Guillemaine ne me répondit pas tout d'abord : elle se contenta de me regarder avec son malicieux sourire, son sourire normand.

Puis, se penchant vers moi tout à coup, un œil à demi clos, une main sur la hanche :

— Qu'est-ce que vous me donneriez, fit-elle, si je m'arrangeais de telle manière que cette explication-là vous fût donnée par la vieille elle-même?

— Par la mère François?

— Oui... Et ça dès ce soir, à l'instant.

— Mais il faudrait d'abord...

— Attendez-moi là... je reviens.

Elle ne m'avait pas permis d'achever, elle disparut en courant.

Resté seul, je me retournai vers la fenêtre, et contemplai de nouveau le bizarre tableau de genre qu'elle encadrait.

Rien ne semblait avoir bougé, tout était encore à la même place. Seulement, l'âtre flambait moins, et la mèche allongée de la mince chandelle ne projetait plus que de douteuses lueurs.

Quant à la maîtresse du logis, elle gardait la même attitude, la même immobilité, le même silence.

Il y eut un bruit de sabots derrière moi : c'était la Guillemaine qui m'annonçait ainsi son retour.

Au moment où j'allais l'interroger, elle me mit dans les mains quelque chose de velu, de vivant.

— Eh... bon Dieu!... m'écriai-je. Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ne le laissez pas s'enfuir... c'est un *p'tit kot*.

— Un petit chat?

— Oui... Les enfants devaient aller le jeter ce soir même à la grève, et c'est tout justement une occasion de lui sauver la vie. En voilà un qui aura eu de la chance!

— Mais expliquez-moi donc au moins...

— Non, puisque je vous ai dit que c'était le tour à la mère François.

Elle ouvrit soudain la porte, et me poussant malgré moi dans la maison :

— Mère François, ajouta-t-elle d'une voix retentissante, c'est votre voisin qui vient de trouver à la dune un pauvre petit abandonné... il vous l'apporte.

— Permettez...

Mais déjà la Guillemaine était ressortie, me laissant seul avec la mère François, qui, bien que toute ébaubie de cette brusque intrusion, m'accueillit cependant avec une de ses plus belles révérences.

#### IV

Quelques minutes plus tard, la salle basse n'avait plus du tout le même aspect, la mère François non plus.

Son visage avait repris quelques couleurs, l'expression de ses traits s'était adoucie; elle semblait avoir oublié ses chagrins, elle souriait.

Quant à son entourage, grâce à deux ou trois poignées de bois sec, le feu s'était remis en joie; les mouchettes venaient de rendre quelque éclat à la lumière, et les moindres objets, visibles maintenant, reprenaient peu à peu leur bonne et simple physiologie villageoise.

Il n'était pas jusqu'aux chats qui, vus de plus près et réveillés par l'espèce de panique dont j'avais été la cause, ne me semblaient une très-admissible compagnie, une société presque égayante.

Elle était un peu trop nombreuse, voilà tout.

Mais j'aurais eu mauvaise grâce à le dire, moi qui en apportais un de plus.

La mère François venait de me le prendre des mains, et tout en le caressant :

— Pauvre petite bête! disait-elle; et vous l'avez trouvé comme ça, jeté dans la falaise, à l'entrée de la nuit, mourant de froid, de faim peut-être...

Elle se pencha pour le placer devant l'assiette qui était à terre.

Pendant ce temps, je lui dis :

— Vous aimez les chats, voisine?

— Moi!... se récria-t-elle d'un ton presque guilleret, mais pas du tout... c'est un animal que je n'ai jamais pu souffrir.

— Il me semble, cependant, qu'en voici une certaine quantité...

— Oh!... ce n'est pas à moi, monsieur.

— A qui donc?

— A tout le village.

Et, comme je la regardais, étonné :

— Mon Dieu! oui, reprit-elle, il est peu de Villervillais dont le chat ne vienne plus ou moins rendre visite à la mère François. La preuve en est que je les reconnais, que je les appelle chacun par le nom de son maître. Celui-ci, c'est Pierre Aubert; celui-là, c'est Charles Francin; ce gros noir, feu Prentout; cette petite blanche, la Guillemaine.

Et puis, il y a les autorités : je vous présente M. l'adjoint, M. le maire; un peu plus loin, ce sont les deux Lamidey... Je compte jusqu'à trois Manoury... Allons! Manoury premier, faites place à monsieur mon voisin... Allons donc!

Le Manoury en question, superbe matou à l'œil vert, se cramponnait énergiquement à la chaise sur laquelle il feignait de dormir encore d'un sommeil hypocrite; ce ne fut qu'après un assez long combat qu'il consentit à me la céder enfin.

Ch. DESTIYS.

(La suite au prochain numéro.)

## L'HOMME VERT

(CONTE.)

Par un beau jour d'été, deux enfants, le frère et la sœur, jouaient au bord d'une grande rivière et s'y promenaient gaiement. Ils s'étaient fort éloignés de la demeure paternelle. La petite fille en fut alarmée et dit à son frère :

— Mon frère, retournons chez nous, maman nous a défendu d'aller jouer au bord de l'eau.

Le petit garçon répondit :

— Ma sœur, allons encore là-bas, sous les saules, nous reposer un peu dans l'herbe, nous nous en retournerons après. Et, voyant une nacelle amarrée au tronc d'un vieil arbre, il s'écria :

— Oh! le joli bateau, avec ses rames bleues et ses voiles blanches. Ah! ma sœur; si nous avions ce joli bateau!

Les enfants accoururent dans les saules, au bord de l'eau. A peine y furent-ils assis, qu'un homme leur apparut, se dressant au milieu des herbes et des joncs.

C'était l'homme vert!

Cette apparition leur fit peur, aussi leur premier mouvement fut-il de s'enfuir. Mais l'homme vert les regarda si tendrement, d'un air si bonhomme, que les enfants, rassurés, revinrent au rivage en souriant.

L'homme vert leur dit alors :

— Pourquoi vous enfuir, enfants? ne craignez rien, je vous aime. Je suis le roi des eaux, j'aime les petits enfants. Venez à moi!

En même temps, il leur tendit les bras. L'eau tombait de sa



barbe, de ses cheveux, et ruisselait sur ses bras, sur son corps comme des larmes d'argent et des perles blanches.

Ce spectacle attachait les enfants au rivage. Cependant la petite fille, inquiète, dit à son frère :

— Frère, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau. Rentrons chez nous.

Le petit garçon, qui avait grand plaisir à voir tomber l'eau de la barbe et de la chevelure de l'homme vert, n'entendit pas la voix de sa sœur.

L'homme vert dit aux enfants :

— Venez à moi, et je vous donnerai tous les coquillages bariolés qui sont dans mes sables. En même temps il plongeait et retirait des coquillages plein ses deux mains, les laissant ensuite retomber et aller au fil des eaux.

Les enfants avaient bien envie de ces jolis coquillages, mais ils n'osaient approcher, et la petite sœur ne cessait de répéter :

— Frère, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau. Rentrons chez nous.

L'homme vert leur dit encore, en leur montrant les fleurs blanches et roses qui flottaient à la surface des eaux : venez à moi et je vous donnerai toutes ces fleurs blanches et roses que vous voyez, avec ce roseau flexible qui se courbe sur les flots. Venez à moi, je vous donnerai toutes ces libellules, fleurs vertes, bleues et argentées qui volent dans les airs. En même temps, l'homme vert agitait les herbes, les joncs, les roseaux, et les libellules s'élevèrent, voltigèrent et vinrent se poser dans la barbe et dans les cheveux de l'homme vert. Les enfants en étaient fort réjouis.

Cependant la petite fille dit encore à son frère :

— Mon frère, rentrons chez nous, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau.

Le petit garçon fit quelques pas vers la rive.

L'homme vert leur dit encore :

— Enfants, j'ai là, au milieu des joncs, un joli bateau avec des rames bleues et des voiles blanches; si vous voulez venir à moi, je vous le donnerai.

Il leur dit encore :

— La chaleur est grande, le soleil darde fort. Vous avez bien chaud, venez à moi, je rafraichirai votre gai visage, vos mains si blanches et vos pieds si mignons. Cette onde est claire comme le cristal même et son gravier est aussi fin que la poussière.

La petite, tout en pleurs, dit à son frère :

— Allons chez nous, frère, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau.

Le petit garçon s'avança encore un peu pour laver son visage, ses mains et ses pieds :

Alors l'homme vert leur dit d'une voix plus caressante :

— Si vous voulez venir à moi, je vous donnerai tous ces beaux poissons si vifs, qui nagent au fond de la rivière. Tous ces jolis poissons rouges, bleus, verts et argentés.

Et l'homme vert fit passer sous les yeux des enfants une grande quantité de petits poissons, qui frétillaient, tournoyaient et sautillaient.

Le petit garçon ôta ses souliers, releva son pantalon, et s'avança dans l'eau. Puis il se mit à cueillir les fleurs blanches et roses, il s'avança encore pour prendre les libellules qui fuyaient. Il allongea les mains pour attirer à lui le joli bateau aux rames bleues, aux voiles blanches. Il avança enfin pour prendre les petits poissons qui fuyaient sous les eaux. Alors, l'homme vert agitant les vagues, l'enfant, qui avait de l'eau passé le genou, fit un cri, perdit pied et glissa, glissa sous les ondes.

— Mon frère, rentrons chez nous, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau ! lui criait sa sœur tout en larmes.

Le petit garçon reparut un moment à la surface pour s'écrier :

— Adieu, ma sœur ! l'homme vert m'étouffe !...

Et l'enfant disparut une seconde fois sous les flots pour ne plus réparaître.

Un long rire, un rire infernal comme celui des enfers, se mêla aux cris désespérés de la petite sœur, qui vainement implorait du secours sur le rivage tranquille.

Son frère dormait au fond des eaux, la face dans le sable. Il était mort. L'homme vert l'avait étouffé sous les ondes, au bord de la rivière.

Savinien LAPOINTE.

## LES PAROLES D'OR

Ne soyez ni confiant, ni banal, ni empressé, trois écueils. La trop grande confiance diminue le respect, la banalité nous vaut le mépris, le zèle nous rend excellents à exploiter.

La politesse exquise, les belles façons, viennent du cœur et d'un grand sentiment de dignité personnelle; voilà pourquoi, malgré leur éducation quelques nobles ont mauvais ton, tandis que certaines personnes d'extraction bourgeoise ont naturellement bon goût et n'ont plus qu'à prendre quelques leçons pour se donner, sans imitation gauche, d'excellentes manières.

H. DE BALZAC.

## REVUE DES MAGASINS

Le chapeau ! parlons de ces jolis chapeaux tels que les comprend la mode. Mais cette charmante chose se vend son pesant d'or quand on va la chercher dans une des maisons dorées des rues aristocratiques.

Pourquoi payeriez-vous le luxe des lambris somptueux ? Adressez-vous à M<sup>me</sup> Rosa Decotte (rue Meslay, 69), avant qu'elle n'aille à son tour s'établir en plein quartier de l'Opéra. N'imitiez pas les moutons de Panurge qui suivent inconsciemment la foule. Allez où le talent est à son éclosion et profitez de ses premières œuvres qui sont toujours des plus belles. Adressez-vous donc à M<sup>me</sup> Rosa Decotte chez qui vous payerez une trentaine de francs un chapeau qu'on pourrait fort bien vous vendre 100 francs chez une modiste d'une réputation sur le retour, pour peu qu'elle soit princièrement installée dans le quartier de la Madeleine.

De la plus savante coquetterie est le chapeau *Selika* composé par Rosa Decotte. Ce n'est, en apparence qu'un délicieux fouillis de plumes, mais chaque détail est ravissant. Sur le front s'arrondit un bouillonné en faille ciel. Audessus, mince ruban de lophophore d'où s'éclaire une auréole de plumes beige. Sur la tempe retombe, comme pour l'embrasser, une touffe de plumes bleues et beige. Barbes vaporeuses en dentelle crème. Suave au possible, le séraphique chapeau *bébé* en peluche ciel, avec léger tour de tête en tulle ruché sur le front, touffe de satin bleu céleste et fine aigrette dans un fouillis de plumes bleues. Derrière, nœud épanoui et brides flottantes s'agitant comme des ailes.

Pour planter en arrière, ultra-élégante, la timbale en velours tilleul, autour de laquelle serpentent des jarrettières de lophophore superposées.

En écrivant à M<sup>me</sup> Rosa Decotte pour un de ses jolis chapeaux, il est bon de lui envoyer une photographie; suivant l'âge, le teint, la coiffure, la physiologie, elle compose le chapeau qui doit vous aller à ravir.

— La ceinture *Régente* de M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs résiste au temps qui tue et à la concurrence qui étouffe. C'est toujours et malgré tout le corset aristocratique et hygiénique par excellence. La femme élégante, la jeune fille délicate s'en trouvent toutes deux à merveille et ne s'auraient s'en passer impunément.

C'est que ce gracieux modèle prend la taille et la cambre à faire envie à une Andalouse. Sous sa douce pression, le corps se moule et s'assouplit, sans éprouver la moindre fatigue.

M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs n'ont qu'une seule et même coupe; on peut leur demander des ceintures *Régente* en satin ou en coutil: elles seront aussi soigneusement établies les unes que les autres; le prix seul différenciera.

Les mesures à envoyer doivent être prises sur la personne tout habillée; on donne le tour de la taille, le tour de la poitrine, celui des hanches. Ces indications, accompagnées du nom et de l'adresse bien lisiblement écrits, seront envoyées à M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs (12, rue Auber) qui y feront le meilleur accueil.



— Au moment où toutes les femmes s'occupent d'organiser leurs toilettes pour la saison d'hiver, nous croyons devoir leur rappeler les avantages sérieux qui leur sont assurés par l'intermédiaire de la maison de commission LASSALLE ET C<sup>ie</sup> (rue de Grammont, 23).

La maison Lassalle, qui fournit la clientèle élégante de la province et de l'étranger, a par ses nombreuses relations la facilité d'établir les toilettes les plus élégantes à un prix bien moins élevé que celui des bonnes maisons de Paris. En même temps, elle se charge généralement de tous les assortiments : chapeaux, coiffures, confections, chaussures, etc. L'harmonie est ainsi complétée dans tous les détails du costume, ce qui est bien précieux pour les personnes éloignées de la capitale qui sont souvent obligées d'écrire à différentes maisons, de renvoyer les objets qui ne conviennent pas, et de subir par suite de nombreuses déceptions.

Le concours de la maison Lassalle évite tous ces ennuis et assure la prompte et parfaite exécution de tout ce qu'on peut souhaiter.

Pour avoir des renseignements plus complets et un aperçu des modes les plus distinguées pour la saison où nous allons entrer, il est important de demander à la maison Lassalle son prospectus d'hiver. C'est un bulletin complet des modes de la bonne compagnie et de la vraie toilette des femmes élégantes.

— M. SEELING, l'agent général en France de la Compagnie *Wheeler et Wilson*, nous a initiée à tous les mystères de construction de son excellente machine à coudre, Mécanisme irréprochable, mouvement doux et facile, élégance et solidité, tout est parfait. On l'a trouvé avant nous, du reste, puisque les jurys des différentes Expositions de produits de l'industrie française et étrangère se sont plu à le proclamer. Les récompenses de premier ordre que la machine *Wheeler et Wilson* a obtenues sont là pour en attester le mérite ; le retentissement occasionné dans le commerce par la médaille d'or obtenue, la seule qui ait été décernée aux machines à coudre en 1867, n'est pas encore oublié. Enfin, tout dernièrement à Philadelphie un nouveau succès a mis le dernier sceau à sa légitime réputation.

Des titres aussi incontestables, offrant de si sérieuses garanties, nous font un devoir de rappeler à nos lectrices la précieuse machine qui a été l'objet de tant d'éloges, et d'indiquer les endroits où on peut se la procurer : c'est, à Paris, boulevard Sébastopol, 70, et rue Neuve-des-Petits-Champs, 95. Avoir soin d'envoyer les demandes à M. Henri Seeling.

### SPÉCIALITÉS

Nous recommandons comme un excellent produit l'*Huile de Macassar*, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles ; enfin cette composition extra-délicate, qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de prévenir la décoloration des cheveux. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se la procurer demanderont le *Bowland's Macassar Oil* : à Londres, Hatton Garden, 20 ; — à Paris, chez M<sup>me</sup> veuve Lamar, rue du Quatre-Septembre, 22 (dépôt principal pour la vente en gros) Guerlain, rue de la Paix, 45 ; Hogg, rue Castiglione, 2 ; Roberts, place Vendôme, 23 ; Swann, rue Castiglione, 2 ; C. Fay, rue de la Paix, 9 ; et enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de Bowlands. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature : *A. Bowland and Sons*, en encre rouge.

M. D'A.

Les Almanachs pour 1877 ont pris leur essor. La librairie E. PLOU et C<sup>ie</sup> leur a ouvert ses portes et ses fenêtres. L'Almanach est une encyclopédie portative et à bon marché ; il est la joie des familles, et là où aucun livre ne pénètre, l'Almanach trouve un public.

Dans cette grande collection pour 1877, nous signalerons principalement : l'*Annuaire* et les *Almanachs Mathieu (de la Drôme)*, si précieux pour leurs prédictions atmosphériques et leurs excellents calculs sur le rendement des récoltes ; le *Petit Almanach National de la France*, recueil patriotique plein de faits et d'anecdotes ; l'*Almanach des Célébrités contemporaines*, renfermant la galerie des illustrations de nos jours ; l'*Almanach du Savoie-*

*Vivre, l'Almanach-Manuel de la Bonne Cuisine* ; celui des *Dames et des Demoiselles*, le *Prophétique*, le *Parisien*, l'*Astrologique*.

L'*Almanach illustré de la Jeune Mère*, par le docteur BROCHARD, doit désormais se trouver, à la ville comme à la campagne, entre les mains de toutes les jeunes femmes ; nous le recommandons spécialement. Citons encore le vieux *Mathieu Lœnsberg* ou *Almanach Liégeois* ; le *Charivarique* ; le *Pour Rire*, le *Comique*, illustré par BERTALL et GRÉVIX, etc.

### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

#### GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était senti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté ; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le **Panorama des modes d'automne et d'hiver** que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

#### SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> NUMÉRO D'OCTOBRE 1876

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> MARY d'AUBERVILLE. — Correspondance. — Détails de modes. — *La Mère aux chats*, nouvelle, par M. CHARLES DESLYS. — *L'homme vert*, conte, par M. SAVINIEN LAPOINTE. — Les Paroles d'or. — Revue des magasins et renseignements divers.

**ANNEXES.** — Gravure coloriée n° 1364 E, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de promenade. — Figurine coloriée L. n° 102 (annexe spéciale à l'édition n° 3), dessin de M. NÉBAUDAU : toilette de visite.

Dans le texte : P. n° 339, dessin de M. Jules DAVID : paletot-cuirasse. — G. n° 675, dessin de M. E. THIRION : toilette de mariée. — G. n° 693, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de deuil.

**ROUVENAT** (☞) et **CH. LOURDEL**, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.